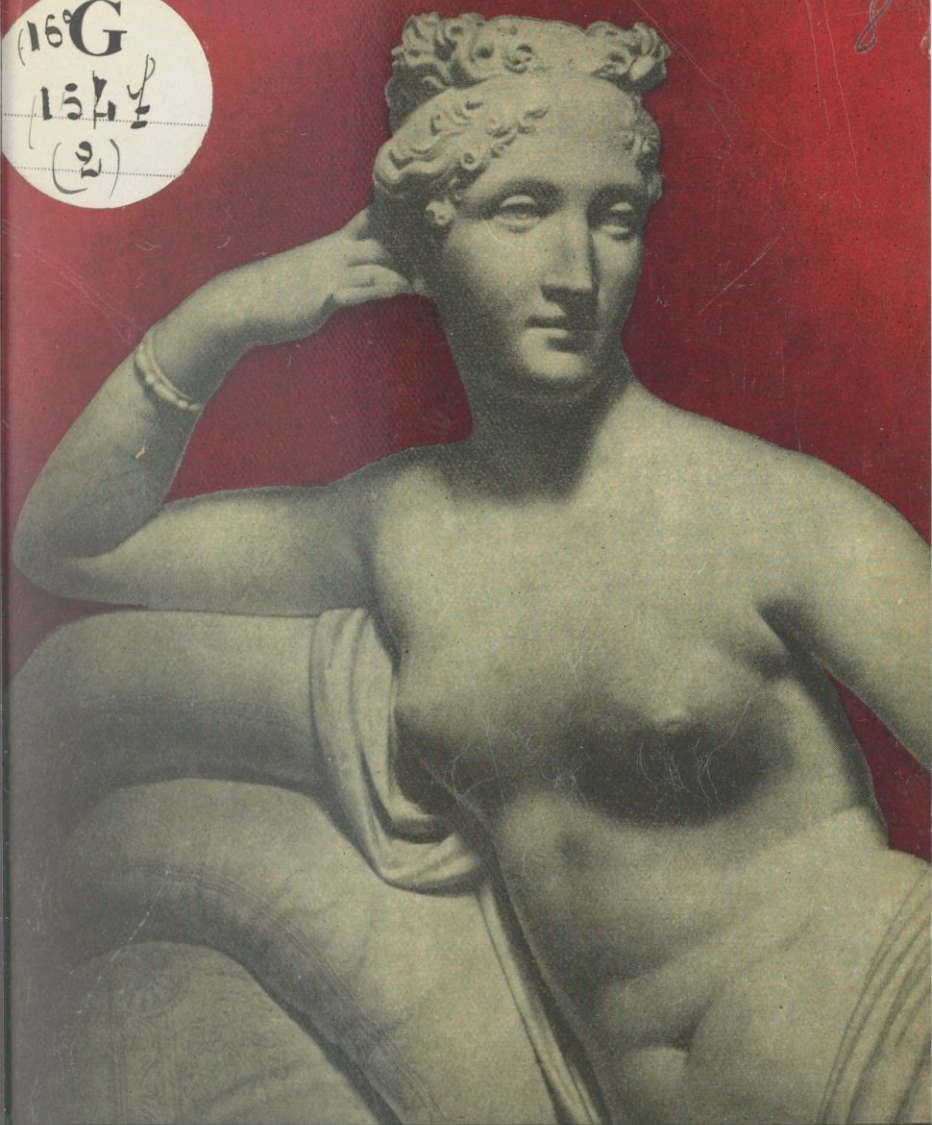


16°G
154 1/2
(2)

8



Le cœur fidèle et infidèle de

PAULINE BONAPARTE

par SUZANNE NORMAND

★ PLAISIR DE L'HISTOIRE

GRASSET

80* 22
LE
CŒUR FIDÈLE
ET INFIDÈLE
DE PAULINE BONAPARTE
Princesse Borghèse

406

16° 6
1547

(2)

DL 3 7 1952-08254

DU MÊME AUTEUR

CINQ FEMMÈS SUR UNE GALÈRE, *roman* (Crès-Fayard, Les Éditions de France).

LA MAISON DE LAIDEUR ET DE LÉSINE, *roman* (Crès, Les Éditions Cosmopolites).

MARIE-AIMÉE, *roman* (Crès, Les Éditions Cosmopolites).

L'EXIGEANT, *roman* (Éditions du Tambourin-Ferenczi).

RENCONTRES, *portraits critiques* (Éditions du Tambourin).

MADAME TOLSTOI, *vie romancée* (Éditions Les Portiques).

LES NUITS SECRÈTES DE L'AMBASSADE, *récit romancé* (Lemerre).

LIBERTÉ-SHIP, *récits de la Résistance* (Éditions Nagel).

LA REINE HORTENSE, *Histoire* (Éditions de Paris).

En collaboration avec Jean Acker :

VAGABOND IMPÉRIAL, *vie romancée de Jean Orth* (Éditions de Paris).

Tous ces ouvrages sont épuisés.

LE BATELIER DE LUTÈCE, *ouvrage pour la Jeunesse* (Éditions Gedalge).

A PARAÎTRE

LA CLEF EST SUR LA PORTE, *roman*.

RENDEZ-VOUS MANQUÉS AVEC L'AMOUR, *nouvelles*.

SUZANNE NORMAND

LE
CŒUR FIDÈLE
ET INFIDÈLE
DE PAULINE BONAPARTE
Princesse Borghèse

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, rue des Saints-Pères

PARIS-VI^e



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Éditions Bernard Grasset, 1952.

Pauline, la plus belle femme de son temps, a été et demeurera, jusqu'à la fin, la meilleure créature vivante.

NAPOLÉON.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

RÉFLEXIONS SUR UN PERSONNAGE

J'ai longtemps cherché pourquoi Pauline Bonaparte avait rencontré chez la grande majorité de ses biographes — il n'est que de très rares exceptions — une sévérité souvent acide, grinçante, parfois fielleuse.

Radieusement belle, facile, insupportable et charmante, espiègle, donc drôle, frivole et dépensière... Elle a en somme tout ce qu'il faut, même à plus de cent ans de distance, pour « plaire aux hommes » comme on dit, pour gagner leur indulgence.

Pourtant, ils ne cessent guère de la cribler de flèches vengeresses, souvent empoisonnées.

Les raisons de cette sévérité, je crois bien les avoir trouvées : Pauline était infidèle, et les hommes n'aiment pas qu'une femme se lasse la première, que la première elle en ait assez.

Pauline n'a jamais été fidèle qu'à un être au monde : à l'Empereur. Seule de ses frères et sœurs, elle a été le retrouver à l'île d'Elbe — et sa tendresse, alors, lui a laissé pressentir que Napoléon était perdu.

La défaite, l'exil à Sainte-Hélène, elle en a souffert, comme Madame Mère, elle-même, n'en a pas souffert.

Et la mort de son frère lui a porté un coup inguérissable.

Au moment où elle perdait celui à qui — elle ne l'oubliait pas — elle devait tout, le destin lui donnait un dernier amour, déchirant celui-là. Pour la première fois, en effet, elle aime plus qu'elle n'est aimée, et aime encore, alors que son amant se détache.

Mais c'est tout de même elle qui a le stoïcisme d'en

finir, qui prend l'initiative de la rupture. Car cette frivole, cette fragile, est une héroïque. On ne connaît pas d'elle un geste lâche. Elle peut être calculatrice et retorse, en même temps que terriblement impulsive. Jamais elle ne manque de courage.

Sa mort est admirable. Non point seulement par la façon dont elle supporte ses tortures physiques. Mais par la noblesse exemplaire, la générosité et le détachement, dont elle témoigne à ses derniers moments.

Et il n'est pas vrai que son dernier regard ait été pour son miroir. Son dernier regard est déjà tourné ailleurs.

LE CŒUR FIDÈLE ET INFIDÈLE DE PAULINE...

Fidèle à sa meilleure tendresse, fidèle à son dernier amour. Infidèle à tous les autres.

Ces autres-là méritaient-ils mieux ?

S. N.

CE MÊME JOUR...

Après soixante et onze jours de traversée, sous les violences alternées des vents contraires, des chaleurs torrides, des trombes d'eau, une voix résonna dans les vergues : la vigie du *Northumberland* annonçait la terre (1).

Malmené, épuisé par les houles et la tempête, ses immenses toiles jaunes arrachées et raidies par les embruns, le vieux vaisseau qui amenait l'Empereur à Sainte-Hélène carguait ses voiles pour la nuit.

Demain seulement, à l'aube, le captif verrait surgir devant lui ce roc déchiqueté, pareil à un volcan mort, mêlé de lave sombre, de basalte et de rouge argile, sans herbe, sans arbres, où les vagues se déchiraient bruyamment.

— Ce n'est pas un joli séjour, dit l'Empereur. J'aurais mieux fait de rester en Egypte.

.....
Ce même jour (2), à l'autre bout du monde qui venait de le renier, au cœur de cette Europe à jamais perdue, un équipage, arrivant de Civita-Vecchia, passait les portes de Rome, sous la lumière dorée d'automne.

Dans la tumultueuse via Giulia, proche du Tibre aux eaux jaunes, il s'immobilisa aux pieds d'un édi-

(1) Samedi 14 octobre 1815, au soir.

(2) Dimanche 15 octobre 1815.

fice sévère, dont la façade s'ornait d'hermès baroques, en forme de faucons. Le palais Falconieri (1).

Le vaste portail s'écarta. Et, de la voiture blanchie de poussière, on vit descendre une mince forme, qui chancelait sous ses voiles clairs. Les larges yeux dorés brillaient de fièvre dans un petit visage pâli, aux grâces inoubliables.

— La Signora ? interrogea-t-elle rapidement.

— Madame attend Votre Altesse.

Elle franchit le seuil.

C'était la princesse Pauline Borghèse, qu'accompagnait la suite restreinte des vaincus et des suspects. La sœur préférée de Napoléon allait entamer ici, sous le signe de l'exil et du deuil, sa dernière aventure.

*
**

Depuis combien de temps était-elle en route ? De Civita-Vecchia à Rome, on compte quatre-vingts kilomètres. Mais ce chemin-là n'était ni le plus long, ni le pire.

Au vrai, depuis la première abdication de l'Empereur, depuis son premier départ, elle n'a guère eu le loisir de poser, de respirer. Dix-huit mois que le vent de la défaite soufflait en tourbillons autour d'elle, bousculant sa quiétude, l'arrachant à ses petits soucis, ses petits malaises — et découvrant, peu à peu, au delà de son climat familial d'orgueil, de frivolité et de caprices, un tourment avec lequel, désormais, il faudrait vivre : le destin de l'Empereur déchu et sa hautaine souffrance.

Depuis l'île d'Elbe, Pauline savait, refusait de se leurrer. Pour la première fois de sa vie, son esprit léger avait repoussé l'illusion. Et, pour la première fois aussi, son cœur infidèle, vite ému, vite consolé — son cœur qui avait accumulé et rejeté les conquêtes, — connaissait une angoisse nouvelle. L'Empereur, de qui elle tenait sa fabuleuse fortune et l'éclat insensé

(1) Voir Appendice.

de sa vie, l'Empereur n'était plus rien que son frère malheureux.

Aujourd'hui, 15 octobre, toutes les étapes de l'incroyable disgrâce sont gravées dans cette petite cervelle, qui, jadis, faisait de l'oubli le mot d'ordre, la règle de sa vie.

Elles sont marquées aussi sur son corps ravissant et fragile, sur son visage radieux, qui a fait tourner tant de têtes.

RETOUR EN ARRIÈRE.

Oui, elle se souvient de tout. Que de coups reçus ! En avril, l'année dernière, tous les Bonaparte se dispersaient, atterrés par la débâcle. Mais, pour elle, pas question de s'enfuir avant d'avoir revu le proscrit. Au Luc, près de Marseille, où il devait embarquer, elle l'attendit dans les larmes, le serra dans ses bras, — mais seulement après qu'il eut dépouillé l'uniforme autrichien, revêtu par prudence à son passage dans la Provence hostile — lui abandonna sa maison pour aller, souffrante, coucher ailleurs. Elle lui promit d'aller le rejoindre dans son exil.

La croyait-il ? Croyait-il vraiment qu'elle viendrait, la petite sorella, qui n'avait jamais écouté que les voix enivrantes du plaisir — et quand il n'était pas question de plaisir ou d'amour, il était question d'elle-même, de ses maladies, de ses cures, de ses bijoux, et de son compte en banque.

Et pourtant, oui, elle était venue. Pas tout de suite, bien sûr. Avant, il avait bien fallu soigner sa santé ébranlée, puis se reconforter dans les bras de son tout dernier amant, l'irrésistible, le charmant Duchand, qui, par miracle, avait pu venir la rejoindre.

Délicieux souvenirs : seront-ce les derniers ? Ensuite, elle a balancé entre le désir d'aller à Naples, retrouver Murat qui l'adjurait de venir — il lui offrait même de lui envoyer une frégate. Murat a lâché l'Empereur, mais il pleure. Et Pauline relirait sou-

vent de lui une lettre pleine de douleur : *Comment vous peindre mes tourments et l'horreur de ma situation ?*

Irait-elle ? Quelle tentation ! Naples est tout près d'Ischia. Elle a besoin, pour guérir, des eaux d'Ischia... Mais elle a peur de la traversée, la mer la rend malade...

Que faire ? Les jours passaient en tergiversations. Enfin, elle avait mis d'accord son lancinant désir de Naples et sa promesse d'aller à l'île d'Elbe. Entre temps, la frégate *Lætizia*, où elle embarquait à Fréjus, avait dû la déposer, rendant à moitié l'âme, à Villefranche. Onze jours à surveiller l'état de la mer, et son propre état !

Quand elle aborda à Portoferraio, allongée dans un hamac, la question se posa de savoir si elle aurait la force de descendre à terre. En fin de compte, elle descendrait, elle mouillerait de ses larmes l'épaule de l'Empereur.

Malheureux frère, misérable installation ! Mais quoi, elle l'avait vu, elle n'était pas infidèle à sa promesse. Maintenant, elle voulait du soleil, du repos. Surtout, elle voulait chasser ce tourment nouveau, insolite, qui s'installait en elle. Qui la tyrannisait. Elle ne savait pas encore que rien ne serait plus difficile que d'enlever de son cœur l'épine qui venait de s'y enfoncer.

A Naples, cependant, Murat s'obstinait à lui tendre les bras, songeant que la présence chez lui d'une Bonaparte serait la preuve — au cas où le Congrès de Vienne menacerait sa possession de Naples — qu'il pourrait bien se rallier à la cause de Napoléon.

Ces projets ténébreux n'effleuraient même pas Pauline. L'hiver venu, elle rejoindrait l'Empereur dans son île, mais auparavant il lui fallait se refaire, reprendre des forces.

Il me faut du repos, j'ai tant souffert.

Ceci s'adressait à son frère Lucien, à Rome. Et à sa mère, elle demandait quand elle pensait partir pour l'île d'Elbe ? Elles iraient ensemble :

J'ai tant souffert que j'ai besoin de me retrouver auprès de vous, ma chère maman...

Indignée, elle commentait la conduite d'Elisa, prompte à lâcher son frère dans la disgrâce. Elisa n'avait-elle pas eu l'inconscience de se rendre à Vienne ? Et voici qu'elle projetait de s'installer à Paris ! Qui donc se souciait de l'Empereur ? Les siens étaient les premiers à le rejeter. Joseph irait-il seulement le voir ?

Il ne faut pas laisser l'Empereur tout seul, écrivait-elle. C'est à présent qu'il est malheureux, qu'il faut lui montrer de l'attachement. Du moins, c'est ma manière de voir.

Hormis Madame, elle était bien la seule à penser ainsi. A Paris, Joséphine faisait des grâces à Alexandre, tsar de Russie, et Hortense méditait la conquête de Louis XVIII.

Marie-Louise, elle, a déjà choisi la sécurité sentimentale, l'agrément sensuel, l'oubli, en se laissant tomber à Aix-les-Bains dans les bras du brillant borgne Neipperg, piège tendu à sa faiblesse par la Cour d'Autriche.

Juin venait. Elle quitta la *Favorita*, à Portici, où elle commençait à souffrir de la chaleur, pour une campagne plus fraîche, sur le Vomero. Mais déjà elle soupirait, redevenant terriblement elle-même, et comme toujours souhaitant autour d'elle ses meubles familiers. Son argenterie, son linge de maison, son petit lit brodé.

Michelot, son fidèle intendant, était demeuré à Paris. Ne pourrait-il lui envoyer ce qu'elle désirait ? Et ne pourrait-il lui vendre sa campagne de Montgobert, sa vaisselle de vermeil, son hôtel du faubourg Saint-Honoré, sa maison de Neuilly — avant que les Bourbons ne l'en dépossédassent ?

Elle redevenait tracassière, s'obsédait sur son orfèvrerie et ses tableaux, gémissait qu'elle vivait dans un désordre affreux et qu'elle n'avait plus rien à se mettre.

L'été passa ainsi, on aborda l'automne. Depuis le début d'août, Madame Mère avait transporté sa douloureuse dignité à l'île d'Elbe. Elle avait toujours su, elle, que les grandeurs ne dureraient pas, et elle supportait l'adversité dans un noble mutisme.

A cause de la traversée, Pauline remettait sans cesse son départ. Dispersait ses efforts en mille préparatifs maniaques. Tandis que, là-bas, son frère se sentait pris d'impatience.

Le 1^{er} novembre, enfin, elle débarquait à Portoferraio.

L'ANGE CONSOLATEUR.

Depuis six mois, que de changements dans l'île ! L'Empereur, qui ne tolérait ni la médiocrité, ni l'oisiveté, l'avait bouleversée de fond en comble. A croire que son intention était d'y demeurer à jamais.

Comme partout, comme toujours, l'entourage se montrait harassé par cette volonté de fer, par cette activité fébrile. Mais l'île sortait de là avec un visage nouveau. Il n'y avait pas de routes ? Il y en avait maintenant. Des chaussées aussi. Trop de rocs, des bosses partout ? Aplanissons les rocs, les bosses !

Sourcier, l'Empereur avait découvert de l'eau, introuvable avant lui. Rasé les masures, élevé des palais, des casernes. Peuplé d'arbres les flancs abrupts des collines. Les Grenadiers de la 1^{re} Armée troquaient les faits d'armes pour des travaux de terrassement. Ils défrichaient, jardinaient, déménageaient, replâtraient. Une razzia opérée sous ses ordres à Piombino, dans le palais de l'infidèle Elisa, ex-duchesse de Toscane, avait fourni quelques beaux meubles. Par ailleurs, un bâtiment frété par le prince Borghèse, pour transporter son mobilier à Rome, avait dû faire relâche à Portolongone. Napoléon s'était emparé de la cargaison.

— Il faut savoir se conformer à la situation ! déclarait sagement Madame Mère.

Son fils pensait de même, mais sur un autre plan.

Les salves des batteries des forts accueillirent bruyamment Pauline. D'abord dolente, elle se prit à sourire, émerveillée, en retrouvant, à la place du lieu misérable qui lui avait serré le cœur quelques mois auparavant, ce décor battant neuf qui sentait encore la peinture. Sa chambrière, la grosse « Mère Ducluzel », arrivée avant elle à l'île d'Elbe, l'attendait. Napoléon conduisit sa sœur à la *Palazina de Milini*.

Sous les fenêtres, les jardins se déroulaient, pleins de figuiers jusqu'à la mer Tyrrhénienne. Quels beaux appartements ! Un grand salon, trois pièces pavées de mosaïques fraîches, sous les plafonds de stuc. Aux murs de l'édifice rénové, l'Empereur avait inscrit des trophées, des couronnes. Il y avait une salle de fêtes, pour les spectacles. Dans une petite maison, près de la *Palazina*, Pauline retrouva sa mère. En compagnie d'un brave prêtre corse, l'abbé Buonavita, la Signora donnait dans la méditation religieuse.

Au vrai, sa façon réprobatrice de supporter le malheur n'était pas pour l'Empereur d'un très grand réconfort. Et, d'ailleurs, il fallait bien convenir que, dans son entourage, nul n'était spécialement réconfortant.

Le maréchal Bertrand ? Fidèle, oui, mais taciturne — et, quant à sa femme, elle n'avait jamais fini d'être malade. Perdu dans ses manuels d'artillerie, Drouot accueillait l'exil d'une âme grave. Cambronne distillait l'ennui. Pons de l'Hérault, directeur des mines de l'île, grognait à longueur de journée.

Paoletta parut : semblable à un papillon dans un champ de cactus. Non ! elle ne consentirait pas à s'ennuyer ! Que ce temps avait été heureux ! Une trêve. A son frère, Pauline avait même fait le sacrifice de ses appétits amoureux. Aucun des jeunes officiers qui rôdaient, affolés, autour d'elle, ne serait élu. Mais que de bals, que de fêtes, que d'excursions — que de soirées intimes dans ses appartements...

La vie n'était pas finie ! Un peu du parfum des

Tuileries flottait sur l'île, avec son goût jamais oublié de victoire.

Auprès d'elle, les hommes souriaient, envoyaient au diable leurs livres, leurs mauvais souvenirs, la tête prête à tourner. Les femmes étaient jolies — mais jamais plus qu'elle. Ses yeux d'or brillaient, son sourire était celui de ses seize ans. Elle ne renonçait pas à être fragile, ne gravissait ni ne descendait les escaliers autrement que portée par quatre bras d'homme sur un coussin de velours. Les nuits de bal, pourtant, elle dansait à perdre haleine. « Princesse, lui disait Cambronne, je vous ai obéi, j'ai dansé, mais j'aurais mieux aimé aller au feu ! » A cause d'elle, tout était changé. Même Madame Mère consentait à coiffer plus souvent son effarante toque de plumes.

L'Empereur, lui, retrouvait la joie de vivre, l'appelait son ange consolateur, en faisait la surintendante des plaisirs. Sans toutefois perdre sa tyrannie.

Mais Paulette supportait qu'il la rabroue, pour rien, pour un détail de toilette, pour une robe de velours noir (il n'aimait pas le noir) malencontreusement ornée de bouffants roses.

— Quoi, Madame, vous venez dîner en domino !

Pour une robe blanche :

— Fi ! Madame, vous voilà habillée à la victime !

Pour une parure de diamants trop ostentatoire. Car il lui déplaisait qu'en exil on prolongeât les fastes de la Cour.

Paoletta souriait, s'inclinait, allait changer de robe, ou de bijoux. Elle était ici pour le consoler, pour lui plaire. Elle devait s'y efforcer. Parfois, ses yeux se remplissaient de larmes :

— Il me fait mal, mais qu'importe, puisque cela lui est agréable...

Et pour qu'il pût acquérir, dans l'île, l'ermitage de San Martino, elle lui remit un écrin de diamants.

AIMEZ TOUJOURS MON FRÈRE.

Tout cela était loin. Quatre mois avaient passé ainsi. En février 1815, après cet hiver léger, enchanté, l'Empereur se prépara à laisser l'île retomber à son ennui. Il allait affronter son destin, retourner en France, reconquérir Paris et sa couronne.

— Partez, mon fils, disait noblement Madame Mère, ce n'est pas ici un lieu pour vous.

Mais Pauline, le cœur à la dérive, sentait sa petite tête légère se remplir de réflexions sages, et de graves pressentiments.

Jamais plus l'Empereur ne serait assez fort. Il aurait l'Europe entière contre lui. Il ne pouvait faire autrement que succomber.

Elle se rendit auprès de son frère et, sans rien lui dire de ses appréhensions, lui offrit son grand collier de diamants qu'il accepta, en lui demandant toutefois de le remettre à son fidèle Marchand.

— Tenez, dit-elle au valet de chambre, l'Empereur m'envoie vous remettre ce collier. Malheureusement, il peut en avoir besoin...

L'émotion lui serrait la gorge. A peine arrivait-elle à parler.

— Ah ! s'il en était ainsi, Marchand, ne l'abandonnez jamais. Ayez bien soin de lui...

Et comme Marchand, bouleversé, l'assurait que tout irait bien, et qu'elle reverrait bientôt l'Empereur :

— Ce n'est pas ma pensée, dit-elle doucement.

Elle se tut. L'Empereur survenait et, soupçonnant son angoisse, l'entraînait au jardin, où il la sermonnait : « Quoi ? n'avait-elle plus confiance en lui ? »

Mais il n'était plus question de lui. Il était question du destin.

Dans l'après-midi, tous ceux de l'entourage qui parlaient avec l'Empereur vinrent, à tour de rôle, lui dire au revoir. Ils regardaient, si pâle, son pure petit

visage chaviré, baigné de larmes. Elle leur abandonna ses mains tremblantes, embrassa les fidèles :

— Adieu, mes amis, mes vœux vous accompagnent. Aimez toujours mon frère, ayez soin de lui. Donnez-moi de vos nouvelles.

Elle suppliait, et eux balbutiaient, consternés, éperdus : Était-ce la même à qui ils devaient des jours, des semaines enchantés ? La même qui les forçait à danser, qui les arrachait à leurs livres, à leurs bibles, à leur ennui ?

Au soir, penchée à sa fenêtre, Paoletta vit *L'Inconstant*, le brick de l'Empereur, gonfler dans l'ombre ses voiles claires et glisser vers l'horizon. Le ciel était un ciel de printemps. Le vent, favorable, poussait le bateau vers les côtes de France.



Après... Après, elle-même a quitté l'île, de nuit, furtivement, sur une felouque qui a pris le large sans plus attendre. Elle emmenait plusieurs de ses dames, quelques serviteurs, des bagages, sa chaise. Derrière elle, elle laissait Madame Mère, en proie à la fureur de Campbell, le commandant anglais de l'île, supérieurement joué par son prisonnier.

La côte toscane est là, toute proche, à quelques heures de traversée. Elle accoste, et la nuit même réembarque, poursuivant son voyage vers Viareggio (1).

La mer était belle comme au cœur de l'été. A terre, rien ne parlait de malheur, ni d'anxiété. Et, à une lieue de Viareggio, parmi les pins-parasols, face à la mer et à la montagne, le château de Campignano, résidence d'Elisa, serait le refuge rêvé.

Princesse de Lucques, grande-duchesse de Toscane, Elisa, en dépit de son reniement fraternel, avait dû abandonner ses Etats. Pour l'heure, elle était à

(1) Dans la nuit du 3 au 4 mars.

Bologne, pas très rassurée sur son sort. Pauline demanda que Campignano lui fût ouvert, et, à travers une gorge où les châtaigniers de Toscane gonflaient leurs pousses sous les premiers souffles du printemps, elle s'y fit conduire en chaise.

Il y avait bien de quoi soupirer d'aise et de ravissement ! Les chambres du rez-de-chaussée ouvraient sur le jardin. Des fenêtres supérieures, on pouvait deviner, très loin, l'île d'Elbe, en profil sur la mer violette. Le golfe de la Spezia arrondissait son arc radieux. C'était le havre après tant de frayeurs, et Pauline eut vers le Ciel un élan de gratitude. Elle le matérialisa aussitôt en envoyant chercher un prêtre à Lucques, qui lui dirait la messe.

Comme on tardait à ramener le saint homme, elle se mit dans son bain — le bain la guérissait de tout. Elle y macérait interminablement, elle s'y sentait à merveille. Le prêtre ne pourrait-il officier sans l'obliger à en sortir ? Des rideaux de mousseline l'isolaient... Face à la baignoire, elle fit dresser l'autel. Par une fente des rideaux, elle suivrait, avec tout le recueillement nécessaire, le saint sacrifice...

CENT JOURS SUFFIRAIENT.

A Bologne, cependant, les Autrichiens venaient d'arrêter Elisa, s'apprêtaient à la déporter en Moravie. Le nouveau gouverneur de Lucques, le colonel Werklein, furieux de la présence d'une Bonaparte à Campignano, faisait cerner le château par la Garde autrichienne et décrétait Pauline prisonnière d'Etat.

Que faire, sinon appeler tous les médecins de la région à son chevet, sinon leur arracher des certificats assurant que la moindre émotion mettait sa vie en danger ? C'était sans doute vrai : la fièvre la rongea. Mais Werklein haussait les épaules, tandis que la princesse Pauline essayait de corrompre ses gardiens — essayait d'attendrir le gouverneur récalcitrant.

PLAISIR DE L'HISTOIRE

L'IDÉE m'est venue de créer pour le grand public une collection de livres d'histoire, vivants et attrayants. L'histoire ne tient-elle pas prêts, d'ailleurs, pour les amateurs de romans, les plus incroyables récits et les plus publics ?

A l'inverse de collections similaires " PLAISIR DE L'HISTOIRE " ne présente que des textes inédits signés des spécialistes les plus réputés. Notre souci de présentation n'échappera à personne.

B. G.

Le Cœur fidèle et infidèle de PAULINE BONAPARTE

par SUZANNE NORMAND

Après bien d'autres historiens, SUZANNE NORMAND s'est attachée à faire revivre la radieuse figure de Paoletta, la sœur préférée de Napoléon. Pour elle, il s'agit surtout de découvrir, à travers une nature, essentiellement mobile et complexe — et de qui l'on a beaucoup médité — des traits dont il faut bien souligner la noblesse : l'indéfectible fidélité de Paulette, l'infidèle, à son frère, et l'espèce d'héroïsme que cette capricieuse, cette frivole, cette inconstante savait opposer au destin, quand celui-ci l'exigeait.

Volume paru :

HENRIETTE CELARIE

Victor Hugo amoureux

Volumes à paraître dans la même collection :

ROGER RÉGIS

Le vrai Roi Dagobert

MARGUERITE JOUVE

Ces Dames de la Tour de Nesle

Chaque volume : **330 frs**

BERNARD GRASSET ÉDITEUR

COUVERTURE : Pauline Bonaparte, marbre, par Canova
(Musée de la Villa Borghèse, Rome). Photo Alinari.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

